

Daniel-Rops : «En marge de Malraux», *Le Peintre*, 15 décembre 1956, n° 136, p. 5-7.

C'est infiniment que nous remercions Daniel-Rops d'avoir bien voulu nous autoriser à publier cette étude extraite de son ouvrage : Nocturnes, dont l'éditeur est Bernard Grasset.

* * *

Ce soir, durant une heure de demi-flânerie, – le travail achevé et la journée près de se clore, – j'ai repris, au hasard, un des livres d'art d'André Malraux. C'est une lecture excitante pour l'intelligence. On peut n'être pas d'accord sur toutes ses analyses, juger même parfois trop encombré et diffus le style qui les formule; comment pourtant, ne pas être sensible à telles de ses remarques fulgurantes, à tels rapprochements, qu'il nous propose, inattendus, et dont jaillit une lumière ? Passant du texte aux planches de ce *Musée imaginaire*, l'œil perçoit dans les formes des relations qu'il n'avait jamais vues. Puis, reprenant le développement, l'esprit se trouve affronté aux plus grands problèmes; dans ces images, vraiment admirables, il sait bien que ce qu'il cherche, c'est autre chose qu'un plaisir : un sens, une explication décisive : et qu'il y va de tout.

Le plus grand mérite de Malraux est peut-être d'avoir définitivement arraché l'art à ce quoi ont voulu le réduire trop d'esthéticiens et de philosophes : un «jeu désintéressé», comme disaient Kant ou Spencer. Entre les lignes de la moindre de ses pages, et sans cesse reprise en maintes formules, la même idée se retrouve, et donne sa portée à toute l'œuvre : que l'art, c'est l'homme, rien de moins que l'homme, et l'homme tout entier. Il ne s'agit pas d'une activité gratuite, d'une «superstructure» arbitrairement dressée et sans support dans la réalité de la chair, du sang et de l'angoisse. L'art exprime, l'art témoigne. Il faut n'avoir jamais réfléchi un instant sur sa propre émotion devant un chef-d'œuvre, il faut n'avoir jamais non plus, ce qui est

impossible pour un historien, médité les rapports entre l'art et les formes successives de civilisation que l'art fait naître, pour ne pas savoir que là est la vérité.

Mais où la difficulté commence, et la gêne, et sans doute un désaccord essentiel, c'est quand on essaie de reconnaître et d'identifier cet homme dont Malraux fait le but et le moyen plénier de tout art. Car cet homme, on le voit vite, appartient au même monde que celui où nous introduisent ses romans, un monde où l'homme est seul, sous un ciel vide, le monde de «la mort de Dieu». L'assertion dramatique de Nietzsche, – «Dieu est mort !» – nous l'écoutions à tous les échos de *La Condition humaine* : elle est sous-entendue à toutes les pages de *La Monnaie de l'Absolu*, de *La Création artistique*, ou du *Musée imaginaire*. Qu'il en souffre, qu'il s'en éprouve ébranlé jusqu'au fond de lui-même, sans doute, mais le fait est là, que l'homme selon Malraux est l'homme de la grande absence, le héraut du grand refus.

Plus qu'humain, et non pas «humain, trop humain», oh Nietzsche ! tel est l'art authentique. Il est à la lettre religieux. Et déjà sur les parois des grottes préhistoriques, dans les magiques compositions de Lascaux... Religieux, c'est-à-dire qu'il relie l'homme à un il ne sait quoi qui le dépasse lui-même, dont il éprouve et commente l'action en lui et dans le monde, et dont il sait qu'il est né. Quand Michel-Ange s'écriait que «la belle peinture est pieuse en soi-même», qu'elle est «un reflet de la perfection divine, une ombre du pinceau de Dieu», il ne voulait rien dire d'autre. Pour lui l'art fut-il jamais autre chose que, substantiellement, une prière, une tentative d'emprise sur l'absolu divin ? Sur un mode plus sentimental, Baudelaire n'exprime pas une idée différente quand, à la fin des *Phares*, il proclame *le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge et vient mourir au bord de l'éternité de Dieu ?*

A ce qui paraît une évidence, – la mort de Dieu et la solitude de l'homme, – Malraux ne réagit point, comme tant d'autres, par l'accablement, le fatalisme, la complaisante dérélition. L'homme qu'il nous montre, prodigieusement isolé au sein des ténèbres, parce qu'il est homme, fait face, fait front. Que l'angoisse et l'épreuve doivent être son lot, peu importe : ce qui compte, c'est la résistance qu'il oppose aux puissances mortelles. De cette résistance l'art est le signe et le moyen. C'est par lui que

l'homme dépasse les servitudes de la politique et de l'économie, qu'il se libère même des puissances ténébreuses qui sont en lui, qu'il se fait lui-même. L'art, réponse de l'homme aux dieux, ou à leur absence : l'art, essentiellement « prométhéen ».

Je sens bien la grandeur de cette interprétation : quel homme, tant soit peu conscient de ce qu'il porte en soi d'unique, d'irremplaçable, n'en serait pas touché ? Il est si vrai que, certains soirs d'intolérable angoisse, où le cœur demeure sec et l'âme obscure, seule la beauté console, comme si la vue d'une grande œuvre, d'un beau visage, pouvait retenir dans son avance l'ombre qui, à tout instant, grandit. Mais cette explication prométhéenne de l'art ne limite-t-elle pas simplement sa signification ? L'art est-il seulement l'expression de l'homme tel qu'on peut le concevoir selon Kant, Nietzsche ou Marx ? Cet assemblage de cellules irriguées de sang et d'inquiétude, dont rien n'explique ni l'origine, ni le but ? Que l'homme de ce milieu du siècle soit tel, peut-être, et que son art soit dans une exacte correspondance avec cette définition, possible : mais faut-il reporter en arrière, sur tous les arts du passé, cette interprétation ?

Était-ce un art pour l'homme, un art de l'homme, que celui de l'antique Égypte ? Le plus « humain » des arts, celui de la Grèce classique, n'était-il pas ordonné à une autre signification, et religieux au premier chef ? Et que dire de l'art des cathédrales, ou de celui des temples de l'Inde, où si évidemment l'homme, réalisateur de chefs-d'œuvre, s'oublie et, en quelque sorte, se nie ? Prométhée n'a pas volé la flamme : il n'est pas en rébellion contre Dieu ; l'artiste se veut porteur de feu, témoin d'une vérité plus haute. Arrêtez-vous une heure devant le Portail royal de Chartres, et vous saurez que vous ne pouvez rien y comprendre si vous n'entrez pas, comme l'artiste lui-même qui réalisa la merveille, en état d'*oraison*.

La preuve que l'art doit, pour atteindre à sa vraie signification, être autre qu'« humain, trop humain », elle nous est donnée par cet art même qui sourd de nous, qui prétend à exprimer notre époque et l'homme que nous sommes : l'art de la mort de Dieu. Car enfin, devant les œuvres les plus significatives de ce qu'on peut tenir pour nos chefs-d'œuvre, qui n'a éprouvé une impression d'absence, une sorte de manque essentiel ? Cette architecture si froide, cette sculpture enfoncée si profond dans la matière, cette peinture qui, si rarement, parle au cœur. L'homme est peut-être là,

l'homme du XX^e siècle, mais il est évident qu'il lui manque quelque chose. Peut-être livre-t-il le combat prométhéen, mais où est la flamme ? où est aussi ce sens de la communion qui s'épanouit dans les chefs-d'œuvre des grandes époques, ce sens de la communion qui est charité et foi ?

Aussi bien cet art, dans quelques-unes de ses plus impressionnantes recherches, n'avoue-t-il pas l'absence essentielle dont souffre l'homme qu'il exprime et les périls qu'il éprouve en lui et autour de lui ? Un Bernard Buffet ne se comprend qu'en fonction de la torture, de la douleur et de l'horreur, qui sont le lot de l'univers concentrationnaire. Les abstraits, sans le savoir ordinairement, sont les témoins authentiques d'un homme disloqué, qui ne sait plus où il va, ni pourquoi il vit, et qui, dans la lucidité de l'analyse, se persuade qu'il trouvera sa raison de vivre, comme si l'intelligence avait jamais été notre justification ! Profondément accordé à notre angoisse, – et en cela Malraux a raison, – l'art de notre temps, même quand il l'ignore, nous révèle la grande absence, et aussi ses épouvantables conséquences. Prométhée sait qu'il est vaincu; sa lutte n'a d'autre sens que cette lutte même. N'est-ce pas André Malraux aussi qui, un jour, l'a dit, évoquant les sombres fatalités de notre époque : «Dieu est mort, mais peut-être l'homme est-il mort aussi ?